

HENRI MAZEL

M. G. Dehance

Sympathie

M. Mazel

LA GUERRE

Extrait de la REVUE DE BELGIQUE

BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POINÇON, 45

—
1897

HENRI MAZEL

LA GUERRE

Extrait de la REVUE DE BELGIQUE

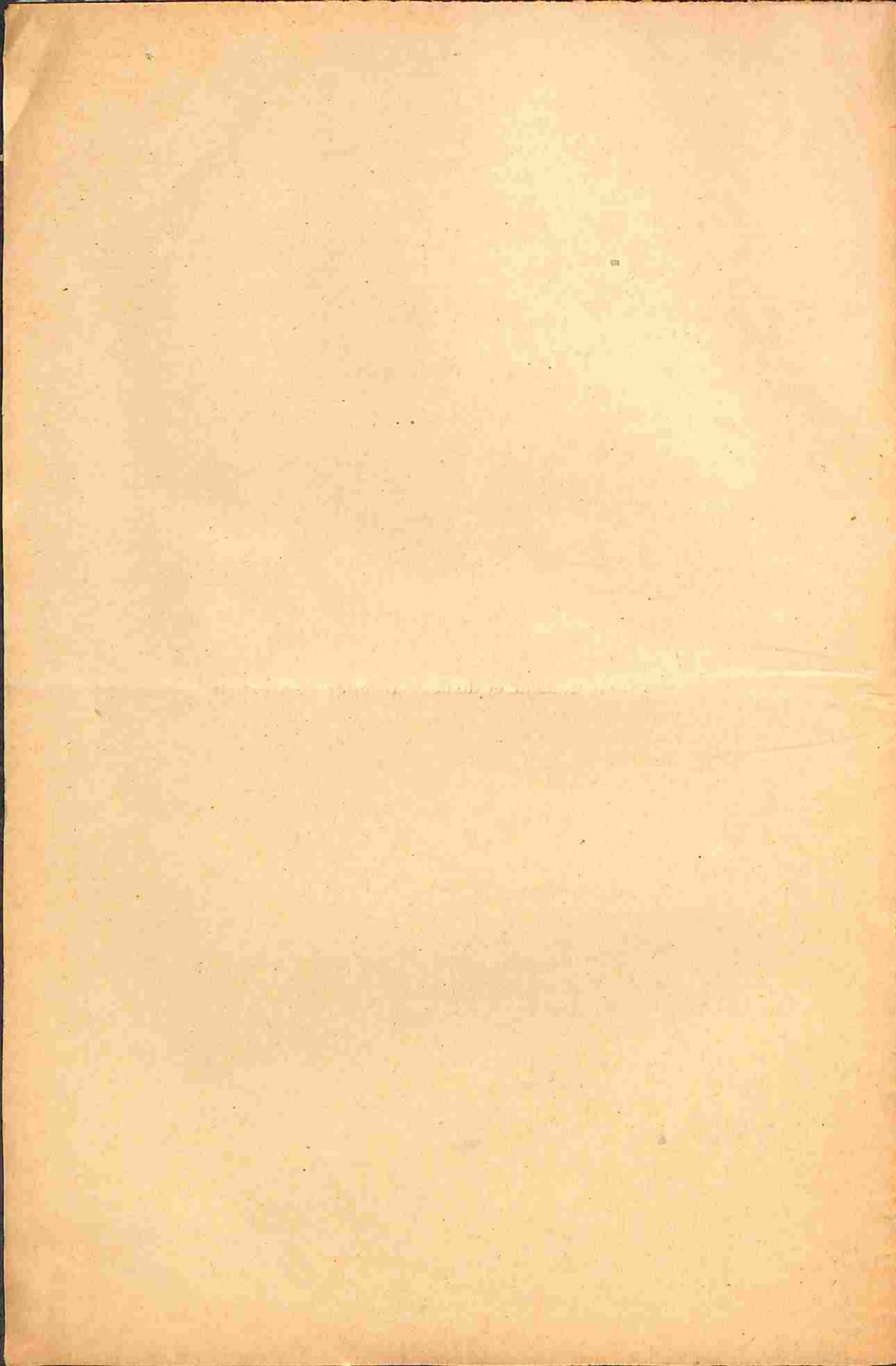
BRUXELLES

P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI

ÉDITEUR

45, RUE DU POINÇON, 45

1897



LA GUERRE

A. La guerre, me disiez-vous un jour, mon ami, est une Tisiphone jalouse. Elle veut qu'on parle d'elle, mais d'elle seule. Puisqu'elle se réveille, là-bas, dans son Orient favori ⁽¹⁾, voulez-vous que nous l'examinions ensemble et que nous tâchions de percer son énigme?

Z. En quoi est-elle énigmatique? La guerre, c'est le mal absolu, le mal essentiel; le malin seul peut la défendre. N'est-elle pas fille de la haine et de l'envie, mère de la contrainte, de la douleur et de la destruction? Ceci suffit.

A. Du moins elle existe et a toujours existé; si de même elle devait exister toujours dans le futur, n'en résulterait-il pas que sa racine plongerait au plus profond de l'âme humaine, et qu'elle serait aussi naturelle, donc aussi légitime, que la passion, sa mère, et la mort, sa fille?

Z. Autant dire que le mal est bon. N'est-il pas, lui aussi, partout et toujours, et cela l'empêche-t-il d'être le mal? De même pour la guerre. Allumez tous les sophismes en une traînée de poudre éblouissante, la fumée évanouie, que restera-t-il? un champ plein d'horreurs et de râles, des mares de sang, des monceaux de cadavres, et là-bas des pousses drues de haine dans les cœurs des orphelins et des veuves. Aucun raisonnement ne prévaudra contre cela.

A. Il est trop facile de produire ainsi l'horreur, et

(1) Écrit en avril 1897. — A propos, aussi, de l'*Opposition universelle*, essai d'une théorie des contraires, par G. TARDE. Paris, Alcan, 1897.

d'armer le sentiment contre la raison. Toute bataille n'est pas une hécatombe. Ce qui est essentiel à la guerre, ce n'est pas la destruction, c'est la lutte. Un duel n'est pas forcément à mort.

Z. Il fait toujours couler le sang, et plus abominable encore que la mort est la douleur.

A. La douleur accompagne l'effort. Qui condamne la guerre condamne l'effort.

Z. Non certes, car l'effort peut s'appliquer à la concorde comme à la discorde.

A. Ne serait-ce pas que concorde et discorde sont les deux aspects d'une même chose? De toute guerre naît la paix et toute paix est grosse d'une guerre; l'important n'est pas de supprimer l'une ou l'autre, ce qui d'ailleurs serait impossible, mais de les rendre toutes deux moins nuisibles et plus profitables. La paix par elle-même est neutre; or, si elle n'est pas forcément un bien, la guerre n'est pas forcément un mal. Le bien social est au-dessus et en dehors de la paix et de la guerre; il peut se produire par l'une comme par l'autre. Qu'il se produise d'ailleurs plus souvent par la paix, soit, mais il suffit qu'il puisse se produire une fois sur cent par la guerre pour que la guerre ne soit pas le mal absolu, essentiel que vous dites.

Z. Même si la guerre, ce qui est faux, n'aboutissait pas à la destruction, même si elle n'était que la lutte, elle serait encore le mal que je dis. Quel bien est jamais sorti d'un conflit? Ce qui peut faire illusion, c'est que la lutte précède souvent un accord, mais en ce cas c'est l'accord qui est bon, et non la lutte, et qui, probablement, aurait été meilleur s'il avait été consenti et non forcé, s'il avait résulté de l'harmonie et non de la violence. La discorde n'est pas l'envers de la concorde, mais son contraire.

A. Quand la concorde s'est-elle jamais établie sans discorde?

Z. A tout instant, sous nos yeux.

A. Nos yeux ne sont pas assez perçants. De même que

l'impassible nature révèle en son sein un fourmillement de destructions, de même la paix la plus profonde, sous son manteau de sérénité, ne vit que de luttes : la guerre s'appelle concurrence, voilà tout.

Z. Et la concurrence ne vaut pas mieux que la guerre. Lui faire honneur, comme les économistes, de la civilisation est jouer sur les mots. Qui invente, est-ce la concurrence ou l'invention? Et le génie chez l'inventeur naîtrait-il, par hasard, du désir de lutter contre tel ou tel inventeur rival? La vérité, c'est que le génie invente parce qu'il est génie, et que, si quelque force le stimule, c'est seulement l'amour qui se trouve au fond de toute production; même les motifs inférieurs, soit de gloire ou de richesse, se ramènent à l'amour plutôt qu'à la haine, à l'harmonie plutôt qu'au conflit. La concurrence n'a même pas le mérite de faire profiter la foule d'une découverte; c'est l'imitation qui répercute et parfois universalise l'invention; la concurrence ne fait que gêner ce rayonnement, puisqu'elle tend au monopole.

A. Du moins admettez-vous que la lutte se trouve sous la paix comme sous la guerre. Mieux encore, elle se trouve en tout homme, et c'est là aussi l'acharnement et la soif de destruction qui se cachent sous la surface calme. Tout esprit est le théâtre perpétuel de conflits à mort entre deux idées, toute âme entre deux passions. Vous me direz que, ici également, ce qui est bon c'est l'accord qui termine la lutte et non la lutte, mais il n'y a pas accord : quand j'hésite entre deux idées ou entre deux vouloirs, si je découvre que l'une est exacte et l'autre fausse, l'un bon et l'autre mauvais, c'est une guerre véritable, et le bien ne résulte que de la victoire complète du bon sur le mauvais, du vrai sur le faux.

Z. Les analogies sont perfides. Un conflit d'idées ou de passions n'est pas une bataille de créatures vivantes. Il n'y a pas de destruction dans le domaine de l'esprit.

A. Peut-être parce que nous le contemplons de très haut. Qui sait si, vu de même, le monde des réalités ne

nous paraîtrait pas comme un chaos de nuées éternellement renaissantes où la mort d'un homme serait aussi fluide qu'un changement d'idée?

Z. Même alors, on pourrait toujours se demander si la destruction est bonne. Qui peut dire si les idées fausses ne jouent pas leur rôle dans le monde, s'il ne vaudrait pas mieux les harmoniser que les détruire? Une compréhension universelle de toutes les « mères » ne serait-elle pas supérieure à notre folie furieuse d'entasser, ici aussi, des monceaux de cadavres, et sur des hécatombes d'idées, de nous hisser vers l'idole que nous croyons vraie déesse? Du moins pouvons-nous sans trop de peine nous rendre compte qu'il en est ainsi pour les passions; qui veut détruire les passions mauvaises a beaucoup de chance de détruire aussi les bonnes.

A. Mais vous subordonnez celles-là à celles-ci; or, cette subordination ne peut être que forcée.

Z. Pourquoi ne serait-elle pas l'effet du rayonnement des meilleures? Quand une vérité est évidente, l'erreur ne peut pas naître; quand le bien ou le beau est éblouissant, le mal ou le laid ne peut venir au jour.

A. Empêcher de naître n'est-il pas détruire aussi? Plus la vérité est évidente, plus la destruction est radicale, puisque la possibilité même est arrachée.

Z. Si vous admettez qu'une vie humaine est aussi vague qu'un concept et qu'on a le droit de détruire une idée contraire à la vérité, à la bonté ou à la beauté, vous devriez en conclure au droit de trancher une vie qui serait en désaccord avec un de ces trois idéals.

A. Nous voyons la société actuelle réclamer le droit de tuer au nom du bien, et nous savons qu'elle a longtemps exercé celui de tuer au nom du vrai; qui sait si nous ne verrons pas quelque jour des condamnations esthétiques?

Z. Dieu nous en garde! Encore ce serait-il moins atroce que la guerre qui parfois n'invoque aucune de ces raisons.

A. C'est qu'elle n'est pas une exécution judiciaire, mais

un duel. Ce qui fait la légitimité du duel, c'est l'égalité du risque : je cherche à te tuer parce que tu cherches à me tuer. Reste à savoir sans doute si la cause du duel est juste, et c'est pour le même motif qu'il y a des guerres saintes et des guerres odieuses. Mais le fait même de donner ou de recevoir la mort en combat loyal est indifférent à la justice. Détruire des vies est inévitable. Parmi les adversaires de la guerre, combien s'abstiennent de demander leur nourriture au règne animal, et pourtant si la vie de l'homme était sacrée, pour quel motif celle du bœuf ou du mouton ne le serait-elle pas ?

Z. L'homme peut se passer de la chair des animaux et beaucoup par douceur d'âme s'abstiennent d'y toucher.

A. Mais ceux innombrables qui y touchent, qui oserait les maudire ? La dentition de l'homme le prouve, ainsi que son intestin, d'ailleurs, destiné à se nourrir de chair comme de plantes. Sans doute, on pourrait concevoir une animalité exclusivement herbivore et pourtant progressive, mais même alors il y aurait toujours destruction, et la vie du végétal est, en thèse, sacrée comme celle de l'animal.

Z. L'homme pourrait ne se nourrir que de fruits et de lait.

A. Même alors, il ne saurait s'empêcher de détruire ; qui hésite à supprimer quelques vies inférieures se laisse dévorer par la vermine. En arriverez-vous à ce degré d'abnégation de rivaliser avec certains anachorètes ou fakirs ? Ceci encore ne suffirait pas, car le jour où votre vie serait menacée par un microbe, votre devoir serait, dans ce duel à mort, d'éteindre la vie inférieure pour sauver la vie supérieure ; or, de cette extinction légitime, vous pouvez passer à toutes les autres morts que l'homme inflige. Qui sait même si la mort n'est pas la condition de la vie, et si cette vie, au fond de notre être, ne résulte pas de myriades de duels obscurs entre globules, entre cellules, entre molécules ?

Z. Si la vie ne peut se nourrir que de la mort des autres, c'est que Dieu n'existe pas, ou bien c'est que Dieu

n'est pas le Tout-Puissant ou le Souverainement bon qu'on nous apprend à bénir.

A. Il est certain qu'on se fait souvent une inexacte idée de la puissance de Dieu. Tel philosophe allait jusqu'à admettre que Dieu pouvait faire que la somme des angles d'un triangle ne fût pas égale à deux angles droits. Autant dire que Dieu pourrait faire qu'il n'existât pas. En créant la vie, Dieu a éparpillé partout sa substance divine; toute âme créatrice de rythmes et de formes est une parcelle de la divinité, et l'homme est ainsi un dieu inférieur, mais véritable; Jéhovah sonde les cœurs et les reins, il est impuissant à les changer; les théologiens les plus orthodoxes admettent que la créature peut faire échec au Créateur, et la théorie de la grâce n'est que la conciliation des deux libertés.

Z. Je vous suis sur ce terrain. Si la toute-puissance de Dieu subsiste, éparpillée en des myriades de myriades d'êtres, la souveraine bonté de Dieu n'a, elle, jamais existé. Si Dieu avait été bon, aurait-il fait de la destruction la raison d'être même de la vie?

A. C'était pourtant, qui sait, le seul moyen d'ennoblir cette destruction d'une lueur consolante. La mort est nécessaire et ce n'est pas contre elle que votre cœur se révolte : tout ce qui a commencé doit finir. Si l'âme est éternelle, c'est que, en tant que parcelle de la divinité, elle a existé de toute éternité; une précise immortalité serait incompréhensible. Or, si cette mort nécessaire n'était pas la rançon et la cause de la vie, dans quel affreux désespoir chaque vie qui s'éteint ne sombrerait-elle pas? Au contraire, qui sait si ce perpétuel holocauste d'existences particulières à la grande vie renaissante n'est pas la source de joies obscures et sereines de l'univers, si une vague conscience de leur sort ne console pas les pauvres doux animaux que nous sacrifions à notre nourriture, si de même l'agonie du soldat qui meurt pour une cause ne s'illumine pas d'une éclatante nappe de calme?

Z. Il n'y a pas que la mort, il y a la douleur physique.

Si la guerre n'est pas mauvaise en détruisant, elle l'est en faisant souffrir.

A. Alors ce n'est pas la guerre seule qui est mauvaise, c'est la vie même. Le mal physique est l'œuvre de la nature. Ici, vraiment, c'est la grande énigme. Ce mal est inutile, puisque l'anesthésie le supprime sans inconvénient; il n'est pas la cause de la mort, puisqu'on peut mourir sans souffrir — pourquoi souffre-t-on quand on meurt, pourquoi ne s'éteint-on pas comme une lampe sans huile? — il n'est pas la rançon de la vie, ni la source d'une vie future; il n'est pas purifiant et exaltateur comme la douleur morale, car il pousse à la rage et à la malédiction, à la haine méchante et envieuse; le plus odieux des hommes est celui qui se plaît à faire ou à voir souffrir les autres. Est-il la contre-partie du plaisir physique? En ce cas, quel marché de dupes la vie a souscrit! Que valent toutes les voluptés du monde au prix de la plus petite douleur? Oui, vraiment, c'est la grande énigme. L'horreur qu'éveille en vous la guerre, je la ressens pour le mal physique.

Z. Par contrecoup, vous devriez la ressentir pour la guerre aussi.

A. Je le devrais, en effet, mais, d'autre part, si la guerre n'est pas essentiellement mauvaise, qui sait si le mal physique est bien le mal absolu qu'il me semble? Peut-être sommes-nous en tout ceci trop égoïstes, trop anthropocentristes. Que pèse la plus vive douleur dans le gouffre sans fond du temps et de l'espace, le mal physique peut être lié à l'amour, comme la douleur de la jeune épouse est liée à l'amour conjugal, comme la douleur de l'enfantement est liée à l'amour maternel; en tout cas, si d'un mal on ne surprend pas la sortie d'un bien, est-ce une raison pour nier que cette sortie soit possible? Peut-être un autre voit-il ce bien naître du mal physique que je maudis, comme je crois le voir naître de la guerre que vous condamnez.

Z. Quel bien avez-vous vu jamais sortir d'une guerre?

Pas un bien moral, certes! Les âmes restent longtemps, après le choc, ébranlées par la fureur sanguinaire; la brutalité et l'orgueil chez le vainqueur, la haine et la soif de vengeance chez le vaincu, voilà les moissons que fait pousser la guerre. Un bien matériel alors? Mais où le voyez-vous, quelle découverte a jamais résulté d'une bataille? Tout au plus le guerrier se sert-il pour détruire de telle invention faite pendant la paix, mais par lui-même que trouve-t-il, et en quoi aurait-il accru le patrimoine de l'humanité?

A. Demander au guerrier d'inventer, autant demander à l'inventeur de gagner une bataille. Chacun son rôle. Qu'il y ait des guerres abominables, nul ne le nie, mais qu'il ne puisse y avoir que des guerres abominables, c'est ce qu'il serait vraiment téméraire d'affirmer. Toutes les batailles ne laissent pas l'orgueil dans l'âme des vainqueurs, la haine dans celle des vaincus. Que de peuples, après s'être mesurés, se sont sentis plus frères! Dans l'antiquité, la guerre a brisé ces milliers de murailles de Chine qui empêchaient et auraient toujours empêché les peuples de se pénétrer et de se féconder mutuellement. L'hymen seul est fécond, soit, mais dans tout hymen il y a du sang. Le monde s'est senti meilleur à chaque conquête grecque ou romaine.

Z. Ces conquêtes pouvaient être pacifiques. Athènes et Rome n'auraient-elles pu rayonner comme le christianisme ou le bouddhisme? Toute civilisation est avant tout religieuse et toute religion est avant tout pacifique.

A. Les grandes religions d'amour, pourtant, ont été elles aussi acculées à la guerre. Quelles expéditions plus sanglantes et plus matériellement inutiles que les croisades, et pourtant nul historien n'oserait nier leur rôle dans l'histoire de notre civilisation.

Z. Tout peut se nier. D'ailleurs, ce n'est pas telle ou telle bataille que je condamne, c'est la guerre.

A. Il y a pourtant des guerres aussi justes que la défensive d'un organisme contre les microbes. La guerre n'est

qu'un fait et qui éveille la commisération pour les victimes, mais non l'indignation pour les instruments. Ce que le penseur doit blâmer, c'est la cause de ce fait, l'esprit de violence, de méchanceté, de lucre qui pousse une tribu pillarde à tomber sur des tribus pacifiques. Mais ici, c'est le mal moral qui entre en scène, et ce problème est aussi obscur que celui du mal physique.

Z. Je le résoudrais de même. Dieu n'existe pas, ou s'il existe, il n'est ni tout-puissant ni souverainement bon.

A. Si l'homme est un dieu inférieur, on conçoit qu'il ait le pouvoir de vouloir le souverain bien sans avoir celui de le réaliser toujours. De là le mal moral. Maintenant, pourquoi ce dieu inférieur a-t-il été créé? L'Apocalypse vous donne un motif; il vous est d'ailleurs loisible de ne pas l'admettre. Si le mal physique était une conséquence du mal moral, le monde me paraîtrait presque clair; le malheur est que l'irritabilité nerveuse a précédé le libre arbitre.

Z. Transposé dans le plan mystique, tout devient explicable.

A. Ceci légitime le mysticisme. Une affirmation, même hypothétique, vaut mieux pour l'homme qu'un doute interminable.

Z. Dire que la guerre n'est, par elle-même, ni bonne ni mauvaise, n'est-ce pas établir le doute à demeure?

A. Non, puisque je la subordonne au juste. Le conflit est un fait, l'idée est tout. Guerre et paix, liberté et contrainte, ces antinomies se répondent. La paix et la liberté sont les conditions normales du bien social, mais ni la paix ni la liberté ne sont le bien social; dans certains cas exceptionnels, le bien social pourra se produire par la guerre comme par la contrainte. Est-ce que dans le cœur de tout homme la contrainte et l'amour ne coexistent pas? Il y a beaux jours que la sagesse des nations a admis le : Qui aime bien châtie bien. Pourquoi, dans certains cas, la guerre serait-elle inconciliable avec l'amour?

Z. Avouez qu'en théorie, elle en est la contradiction.

A. La société est un matras étrange; les antinomies les plus irréductibles s'y créent de surprenantes combinaisons. L'important n'est pas tant de chercher à concilier des oppositions fougueuses, car on les émousse, que de les affirmer parallèlement avec toute leur fougue, car il importe de ne point émasculer les âmes. Le devoir d'une société n'est pas seulement de se conserver, mais aussi de se perpétuer et de progresser. S'il était prouvé qu'une guerre dût donner un essor immense à toutes les énergies morales d'un peuple, il faudrait se résigner à cette guerre, sans s'arrêter à l'idée des morts, car il vaudrait mieux, pour un pays, voir faucher une fraction de son peuple que voir s'éteindre une correspondante quantité de son génie national. Ce n'est donc pas entre la paix et la guerre que la question se pose, mais entre le bien de la génération future et celui de la génération présente. Que les vivants hésitent à se sacrifier à un futur bonheur incertain et vague, rien de plus juste; mais si ce bonheur est certain et précis, le devoir serait de chercher à l'atteindre, même au prix de sacrifices individuels.

Z. Maudits soient les bonheurs qu'on ne peut conquérir que par la violence et la destruction!

A. Plutôt bénies soient les destructions et les violences dont il peut résulter un bonheur! Si, comme il le semble, la guerre a sa source dans le fond même de l'âme humaine, c'est une pensée consolante de se dire que de ce foyer de passions brutales et sanguinaires peuvent naître ces fleurs de pourpre qui sont les héroïsmes et les sacrifices. Le devoir, le dévouement, la justice même, seraient-ils nés sans la guerre? Si l'on répond non, comme le gain l'emporte sur la perte, fût-elle de millions de vies jeunes et robustes! Même sans scruter l'origine de ces sentiments, qui sait si tel acte de vaillance ne rachète pas des milliers d'agonies dans la vie psychique de l'univers? Sans les bourreaux, les martyrs seraient impossibles, et sans la passion, la rédemption; or, notre civilisation ne vit-elle pas de ces martyrs et de ce Rédempteur?

Z. A mon tour je dirai : La question ne se pose pas entre le martyr de l'apôtre et la bonne santé du bourgeois, mais entre l'effort pour la concorde et l'effort pour la discorde. Vous pensez qu'à l'origine des temps, la guerre a pu pousser à la concorde ; du moins reconnaissez-vous qu'aujourd'hui il en est tout autrement. Ce qui ferait croire que le maximum de la civilisation a été atteint au moyen âge, c'est que la guerre alors fut à peine meurtrière. A présent, songez aux hécatombes de vingt mille cadavres par bataille, et aux haines que rien ne peut extirper des cœurs.

A. Je crois pourtant que la guerre s'améliore avec l'état social, ce qu'elle ne ferait pas si elle était le mal absolu que vous dites. La guerre aujourd'hui est plus rare, plus courte, plus humaine, moins destructrice, en somme, en dépit de l'énormité des effectifs ; sur les champs de bataille, elle cherche moins à tuer qu'à blesser, les blessés étant plus encombrants pour l'adversaire que les morts ; sur le terrain de parcours, elle ne traîne plus à sa suite la peste et la famine ; le nombre des combattants des quelques mois de 1870-1871 a peut-être surpassé celui de la guerre de Trente ans ; mais comparez les résultats !

Z. Si la guerre décroît, pourquoi ne disparaîtrait-elle pas tout à fait ? On commence enfin à s'apercevoir de son absurdité. Pourquoi la charité, qui harmonise les croyances jadis si hostiles, ne finirait-elle pas par concilier les désirs ? La puissance n'est pas fille de la lutte, mais de l'effort. Ce qui prouve entre mille autres raisons que la guerre est mauvaise c'est son inutilité. Les peuples les plus forts n'ont pas été les plus guerriers, au contraire ; dans l'antiquité, les hordes de Gog et de Magog, les royaumes de Ninive et de Babylone qui ne vivaient que par la guerre et pour la guerre, ont disparu sans laisser de trace ; au contraire, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, qui n'ont été conquérants qu'à leur corps défendant, presque de mauvais gré souvent, ont fondé de grandes et durables civilisations. De même dans les temps modernes ; où sont les Turcs et les Barbaresques si savamment orga-

nisés pour la bataille? Par contre, quel est le peuple qui a couvert le globe de ses essais? Le moins belliqueux, celui-là seul qui résiste encore à l'unanime folie de la militarisation.

A. Qui sait si ce n'est pas parce qu'il est le plus intimement guerrier qu'il est le moins militariste? Quand il a fallu armer la nation, on a trouvé plus de courage chez les gardes nationaux des États-Unis que chez ceux de l'Europe continentale. Or, encore une fois, ce qui importe dans le plan social ce n'est pas la guerre, mais la vertu guerrière; de même que dans le plan économique, ce n'est pas la richesse, mais la poursuite de la richesse. Le peuple qui aime la bataille pour la bataille n'est qu'une horde de brutes féroces ou cupides; celui qui veut la paix à tout prix est un bétail vil et veule; le seul vrai peuple digne de lui-même est celui qui, capable de la guerre, préfère la paix; celui-là cherche véritablement le royaume de Dieu, et c'est parce qu'il le cherche d'abord que toutes choses, même la grandeur politique, lui sont données par surcroît.

Z. Tout ce que vous direz ne prévaudra pas contre ceci : l'humanité ne vit que d'amour, et la guerre en est la négation. S'il y a sur cette terre quelques parcelles de bonheur, elles viennent de l'adoration et de l'invention, c'est-à-dire du génie et de l'amour; elles ne viennent certainement pas de la violence et de la destruction, donc de la lutte, pacifique ou guerrière. Ceci est un bloc indéplaçable.

A. Oui, certes, mais les mêmes causes qui suscitent l'amour et le génie ne suscitent-elles pas aussi la lutte et la victoire? Une société qui ne produirait ni preux, ni héros ne produirait pas davantage apôtres, génies ou saints.

Z. C'était à la fin d'une bataille. Il fallait gagner un mamelon à tout prix. Une batterie d'artillerie s'engagea dans un chemin creux jonché de blessés, de malheureux blessés incapables de se traîner hors de cette fosse. La zone était dangereuse, et les boulets ennemis pleuvaient.

Il fallait passer au triple galop. Les blessés comprirent qu'ils allèrent être écrasés par leurs frères, ils se soulevèrent sur leurs moignons avec des cris déchirants, et leurs yeux, fous d'horreur, s'enfoncèrent dans les yeux des conducteurs qui s'arrêtèrent. Mais en queue, d'autres cris, jurons et blasphèmes, s'élevaient. Les conducteurs fermèrent les yeux, et, brusquement enlevés, les lourds canons roulèrent sur les corps mous...



